NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 Nº 3 1940

Un philosophe du « Rinascimento » : Tommaso Campanella

François JANSEN (s.j.)

p. 343 - 346

https://www.nrt.be/es/articulos/un-philosophe-du-rinascimento-tommaso-campanella-2941

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

UN PHILOSOPHE DU « RINASCIMENTO » : TOMMASO CAMPANELLA (1)

M. Carmelo Ottaviano, déjà avantageusement connu par de nombreuses publications ayant trait à la philosophie médiévale, s'est assuré un nouveau titre à notre reconnaissance en nous procurant une édition critique de l'*Epilogo Magno* de Tommaso Campanella, un des représentants les plus originaux de la pensée du « *Rinascimento* » dans la patrie de Telesio et de Giordano Bruno.

Comme l'insinue le sous-titre, l'*Epilogo Magno* est en fait un « *De Natura rerum* », une *physiologie* au sens des vieux physiologues d'Ionie mentionnés par Aristote, une « *physica* » ou « *philosophia naturalis* », comme l'appelaient les Docteurs médiévaux, saint Thomas non excepté, nous dirions aujourd'hui une « *cosmologie* ». Au lecteur, un peu ébahi de les y trouver, le savant éditeur rend intelligible comment, dans un exposé analytique de la nature, il peut y avoir place pour un traité des passions de l'âme et des considérations sur des vertus, telles que la sagesse, la force et la clémence.

N'écrivant pas ici pour des spécialistes, l'auteur nous excusera de ne signaler qu'en passant l'excellent équipement critique de son travail : l'examen si consciencieux des sources manuscrites, le triple apparat critique destiné à justifier et à éclairer le texte adopté, enfin les cinq « *Index* » qui rassemblent vraiment tout ce qui peut rendre aisés la consultation et, en général, le maniement de l'*Epilogo*. Tout le nécessaire, rien de superflu, telle semble avoir été la loi suivie par M. C. Ottaviano dans l'emploi de sa faculté et de ses ressources critiques ; sobriété toute latine qui tranche heureusement sur la science monumentale mais pédantesque des savants allemands, qui mettent comme une coquetterie littéraire à surcharger leurs éditions critiques d'interminables listes de variantes souvent insignifiantes. Manifestement, l'éditeur, ici, appartient à une race qui apprécie la mesure et chez laquelle le bon sens n'est que le déguisement de la finesse.

Pour les lecteurs de cette revue, c'est la *Préface*, — très considérable, car elle ne couvre pas moins de 177 pages — qui, sans conteste, offre le plus d'intérêt. Riche d'idées générales, elle contient un aperçu très complet du mouvement d'études campanelliennes le plus récent en Italie et au dehors. Pour nous, gens du Nord d'ordinaire trop ignorants des travaux historiques qui voient le jour dans la péninsule italienne, il sera, sinon révélateur, du moins très instructif. Les historiens de la philosophie eux-mêmes y trouveront de quoi combler les lacunes de leurs bibliographies concernant Campanella. Plus utile encore que cette revue des recherches les plus récentes sur l'œuvre du philosophe calabrais sera le sommaire analytique très étendu (111

(1) T. Campanella. *Epilogo magno (Fisiologia italiana). Testo italiano inedito con le varianti dei codici e delle edizioni latine a cura di Carmelo Ottaviano.* Coll. Studi e Documenti, 10. Rome, Reale Accademia d'Italia, 1939, 25 × 18 cm., 608 p. Prix : 50 lires.

pages) que nous présente de l'*Epilogo* son diligent éditeur. Livre par livre, chapitre par chapitre, il suit et résume les vues de Campanella sur les êtres et les phénomènes de la nature et le résumé est si fidèle qu'il pourrait à la rigueur dispenser le lecteur pressé ou court de temps de recourir au texte original. Philosophe lui-même, M. Ottaviano, naturellement, ne s'interdit pas de critiquer les idées qu'il résume, ce qui donne de la vie à un exercice de dissection. Quand, par exemple, l'auteur de la « *Fisiologia* » énonce le principe général : *Non è per natura, quel che appare al senso,* aussitôt l'éditeur fait observer les conséquences de pareille assertion : *Di qui nasce il grave problema della veracità dei sensi.*

Mais nous priverions nos lecteurs d'un morceau de choix en ne reproduisant pas ici l'admirable portrait spirituel et moral que C. Ottaviano, au cours de sa longue Préface-Introduction, nous trace d'un génie qu'il appelle heureusement « volcanique et débridé ». Génie ardent et impétueux, inquiet surtout et remuant, dont l'état semble avoir été celui de l'ébullition perpétuelle. Ne s'avisera-t-il pas, malheureusement pour lui, de vouloir réaliser sur le terrain pratique des utopies politico-sociales d'origine apocalyptique ? Ses longs malheurs n'auront pas d'autre source.

Né à Stilo, en Calabre, en 1568, le jeune Tommaso Campanella n'a pas tout à fait ses quinze ans lorsque, comme Bruno et comme lui attiré sans doute par l'espoir d'y conquérir la science, il entre dans l'Ordre de saint Dominique. Ses études achevées, ses projets de réformateur social le portèrent à se mêler aux agitations politiques de son temps. Résultat : il est accusé de conspirer contre le gouvernement espagnol de Naples ; celui-ci le fait arrêter et pendant 27 ans — c'est le chiffre des manuels —, plus exactement selon C. O., « pendant 26 ans, 8 mois et 17 jours », le retient dans une étroite prison, où plus d'une fois le moine visionnaire fut soumis à d'atroces tourments. Ce qui ne l'empêchera pas d'y composer des vers et des traités de philosophie qu'on lui vole. Libéré, sur les instances du pape Urbain VIII, il est obligé, un peu plus tard, à fuir la péninsule ; il trouve la liberté et un refuge en France et y meurt à Paris en 1639. Carrière agitée, où se reflète le génie bouillonnant de l'homme chez lequel se rejoignent dans une complexité surprenante ou, d'après le jugement plus sévère de C. Ottaviano, « dans un mélange hybride et étrange » les éléments les plus opposés et les plus disparates : les anticipations de la science expérimentale moderne avec les superstitions astrologiques les plus naïves et les plus baroques ; l'héritage de la pensée philosophico-théologique médiévale avec le mécanisme moniste de Telesio ; le même sensisme télésien avec les intuitions subjectives caractéristiques de la pensée moderne, telles que la valeur fondamentale de la conscience de soi, la doctrine de la sensation comme « *perception de la sensation* » et la « *déduction logique* » de l'existence du monde externe à partir de la perception comme fait subjectif ; les idéals utopistes d'un christianisme communiste avec le culte tout primitif de la nature comme modèle de la société, source de beauté et de vie, cependant que science, religion et philosophie s'allient aux

songes les plus fantastiques, songes qui vont « de l'avènement du « siècle d'or » à l'extermination des hérétiques ; de promesses d'inventions mécaniques les plus extraordinaires à un projet de conversion de toutes les nations à la foi du Christ, projet dont allait naître dans la suite le Collège « *De Propaganda Fide* ». Curieuse figure, en vérité! Aux historiens de l'avenir, déclare C. Ottaviano, d'examiner si et comment il serait possible de ramener à l'unité les intuitions et les directives d'un génie qui est une sorte de « *Janus bifrons* » car, d'une part il exalte la libre recherche et combat énergiquement Aristote et ses formes substantielles, Scot et ses « formalités » et de l'autre il défend et prétend continuer S. Thomas et rêve, lui qui a passé en prison la moitié d'une vie, le théocratisme le plus rigide et le plus armé.

Un fait peu noté jusqu'ici et que C. Ottaviano met excellemment en valeur, c'est la grande affinité, la quasi-identité des utopies campanelliennes avec la pensée d'un autre grand rêveur, calabrais lui aussi, Joachim de Flore, l'annonciateur de « l'Evangile éternel ». Le parallèle entre les deux visionnaires est poussé très avant. L'espace qui nous est laissé ici ne nous permet pas d'en suivre tout le détail. N'en relevons qu'un trait ; il suffit à lui seul à prouver la dite affinité : Joachim de Flore annonçait la fin du monde pour l'an 1260 ; Tommaso, lui, l'annonce pour l'année 1600 ; il croit « *incrollabilmente* », selon l'expression pittoresque et intraduisible de C. Ottaviano, à l'avènement imminent du Règne de Dieu : c'est cette foi qui donne l'impulsion à la fameuse conjuration de 1599, première réalisation « du nouvel état social » et clef de voûte de toute la pensée de l'auteur de la « *Civitas Solis* ».

Nous abandonnons aux revues spéciales de philosophie la tâche d'exposer et de juger la conception de la nature, contenue dans l'*Epilogo*. Non que la tâche manque d'intérêt. Loin de là : le moyen de s'ennuyer en compagnie d'un penseur qui déclare carrément : *Tutta la Scienza sta nel senso*, prétend que les pierres croissent tout comme les plantes, que les animaux sont des « plantes mobiles », que la mer n'est que la sueur de la terre et le monde un grand animal dans lequel l'eau fait la fonction du sang, etc.

Nous en tenant toujours aux idées d'ordre général suggérées par la physionomie si curieuse du « *Stilese* », nous ferons remarquer comme surabonde en lui et s'agite l'esprit « naturaliste » de la Renaissance. Campanella, c'est la réaction violente contre le Stagirite et ses « formes » ; c'est la recherche du contact direct avec la nature, c'est la glorification de l'expérience comme le fondement de la science, c'est l'union du sensisme avec une interprétation mécaniciste de la réalité qui annonce Descartes ; c'est cette réalité elle-même ramenée, contrairement au dualisme essentiel de la « *Physis* » aristotélicienne, à un principe unique, lequel n'est autre que « la matière en mouvement », source des deux aspects physiques du monde, le chaud et le froid. Et, d'après une réflexion piquante de C. Ottaviano, c'est ce concept de « nature » encore qui dans l'ordre social sépare « *l'homme de la Renaissance* » incarné dans Tommaso Campanella d'un homme avec lequel il a par ailleurs de fortes ressemblances nous voulons dire

de Joachim de Flore qui peut passer pour un bon représentant de « *l'homme médiéval* ». Laissons ici la parole à C. Ottaviano lui-même. Tandis que pour Joachim, explique-t-il, la société idéale doit se réaliser, non certes par les forces humaines, mais à travers la spiritualisation de la réalité et de l'homme, opérée par le Saint-Esprit *(Vision surnaturaliste)*, pour Campanella elle se réalise par l'adéquation sans plus à la nature et à la rationalité qui se manifeste en elle *(Vision naturaliste)*. On comprend dès lors qu'aux pratiques ascétiques du moyen âge — condition préliminaire de la grâce spiritualisatrice et triomphatrice de la mort — la Renaissance ait substitué les pratiques magico-naturalistes visant à arracher au fond divin de la nature ses secrets et surtout le gage de l'immortalité, entendue comme « rêve de ne pas mourir » et « prolongement infini de la vie présente ».

Idéal pour idéal, le second par rapport au premier est une chute, et profonde ; elle abaisse le « *Santo* » au niveau de l'*Uomo di virtù*, idéal nouveau du « *Rinascimento* ». Mais pour le compatriote érudit qui au XX^e^ siècle entreprit d'arracher à l'oubli le texte défectueux de ses fantaisies sur la nature on trouvera peut-être que « le Stilese » a été vraiment inspirateur.

Une dernière réflexion. Selon M. C. Ottaviano, Campanella est « *un mystique de l'universalité* ». Comme tel, il avait deviné dans le protestantisme et abhorrait en lui « l'influence désagrégeante de son individualisme, typiquement nordique et radicalement hostile à l'idée d'universalité » ; comme tel encore, il ne pouvait être qu'adhérent enthousiaste de tous les idéals de la Contre-Réforme. Ce caractère de l'esprit campanellien nous aidera à comprendre les trois « veines » *(filoni)* religieuses qui, selon C. Ottaviano, caractérisent les intuitions propres du moyen âge, de la Renaissance et de la Réforme. Le premier attendait tout de la grâce et de la purification ascétique du péché (= nature) ; la seconde faisait appel au fond divin de la nature (nature = Dieu) ; de là l'adhésion immédiate à la nature. La Réforme, elle, annihilait Dieu dans la nature (Dieu = Nature) et faussait toute religiosité, en la réduisant à un pur naturalisme...

Les protestants contesteront peut-être une conception, aussi peu flatteuse pour eux, de la fameuse « Réformation » religieuse. Par contre, les catholiques ne pourront qu'être agréablement surpris par l'idée que C. Ottaviano se fait de la Renaissance ; elle n'aurait été qu'un naturalisme catholique *sui generis* et il serait de toute façon inexact de ne voir en elle que la Renaissance d'une pensée purement et exclusivement païenne. Pour neuve qu'elle soit, l'idée nous paraît juste. Pas plus que la grâce qu'il prêche et dispense, le catholicisme n'est ennemi de la nature sincère et sans mélange de corruption ; là où le Christ a passé, passé longuement surtout, et durant des siècles, il n'est plus donné à Pan de jouer en toute liberté de la flûte païenne.

On le voit : une édition critique peut être un livre plein d'idées suggestives. Plus que maint discours officiel ou académique, le travail de M. C. Ottaviano s'opposera efficacement à ce que passe inaperçu le troisième centenaire de la mort de Tommaso Campanella.

François JANSEN, S. I.